

LA MALADIE DU HÉROS¹ DANS LA TRAGÉDIE GRECQUE

Mame Sow DIOUF.

Université Cheikh Anta Diop
Dakar - SENEGAL

Notre plaisir découle, devant une pièce tragique, de la vue d'innocents que le malheur enserre ! Telle est la loi du genre, du moins dans la tragédie dite « pathétique », qu'Aristote considère comme la plus belle (kalli/sth tragwdi/a²) - car il en existe d'autres - et qu'il décrit dans un célèbre passage de sa *Poétique*³ comme étant l'« imitation d'une action de caractère élevé, ...faite par des personnages en action..., et qui, suscitant pitié et crainte, opère la purgation (êÜëáñóëð) propre à pareilles é m o t i o n s » . L'« événement pathétique », « τὸ δῦεῖο »⁴ - , défini par Aristote comme « une action qui fait périr ou souffrir », consistera donc en l'exhibition « de faits propres à exciter la crainte et la pitié »⁵ ; à savoir « des agonies sur la scène, des douleurs cuisantes et des blessures et tous les autres faits de ce genre ».⁶

Or la maladie correspondait parfaitement à cette exigence de la tragédie, parce qu'étant, sans doute, la forme la plus achevée de la souffrance

humaine, elle est, elle-même, une tragédie.

Mais elle n'avait pas que la fonction esthétique-cathartique évoquée ci-dessus : en particulier, sa structure aussi a été exploitée pour servir les besoins de l'action dramatique, tandis que sur le plan des idées, l'exposition sur scène de la déchéance physique et mentale fut un moyen, pour les Tragiques, d'exprimer leur sentiment sur le bonheur humain : celui-ci est fragile, tout comme, est fragile, voire frappée d'anormalité, la santé de l'homme de génie. C'est à l'analyse de ces divers angles de vue qu'est consacrée l'étude qui va suivre.

Les auteurs de tragédies montrèrent donc sur scène la douleur humaine dans toute sa splendeur tragique en multipliant, entre autres, les scènes de maladie, particulièrement les maladies arrivées à leur paroxysme, qui saturaient la scène. Les maux qu'ils représentèrent furent des maux épouvantables qui suscitaient la crainte et la pitié. Il en est ainsi des spasmes et des convulsions qui déchirent la jeune Io, poursuivie

par la jalousie d'Héra parce que Zeus l'a aimée, et représentée sous l'aspect d'une jeune fille qui tournoie sur la scène, épuisée par le dard continu d'un taon et en proie à des crises répétées¹ ; c'est le cas aussi, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, des féroces morsures qui arrachent des hurlements au fabuleux Héraclès (Hercule) lorsqu'il revêt l'habit trempé dans le philtre d'amour - en fait, du venin de serpent - qu'en toute innocence (ironie tragique : en voulant faire du bien, elle précipite le mal), son épouse Déjanire lui a fait porter². De même, l'accès de folie furieuse dont fut victime l'Héraclès d'Euripide³, dans une autre des légendes du héros, et lors duquel ce dernier, prenant ses propres enfants pour ceux de son pire ennemi, Eurysthée, les immole malgré leurs supplications et leurs tentatives pour échapper à la massue et à l'arc paternels, fut une scène particulièrement poignante⁴. Dans cette pièce, le spectacle devait être tout aussi horrifiant pour le public, quand, entrant dans la scène, Lyssa, la personnification de la rage et de la fureur, apparut sous les traits de la Gorgone,

¹ Par « héros », nous entendons tout personnage d'une pièce de tragédie en général, mais aussi et surtout, dans le cadre de la tragédie dite « pathétique » - , l'individu légendaire qui, après avoir connu dans le passé la prospérité et accompli des actions d'envergure, tombe dans le plus grand malheur, devenant ainsi le sujet de la tragédie dite « pathétique ».

monstre au regard pétrifiant auquel des serpents entrelacés servaient de cheveux, pour avouer sa seule tâche : créer chez le héros l'illusion, l'aveugle folie, afin de l'amener à commettre le meurtre sur ses enfants. Tout aussi inquiétante fut sans doute aussi l'apparition d'Héraclès sur la scène, secouant la tête comme un coureur de stade qui entre dans l'arène, et roulant en silence des yeux convulsifs et fulgurants.⁵ Pareillement, quand l'héroïne de l'*Hippolyte* d'Euripide, Phèdre, arrive sur la scène presque mourante de fièvre et délirant – en fait elle est tombée physiquement malade, consumée par son amour impossible pour Hippolyte –, elle dut éveiller une forte émotion,⁶ au même titre que dut être émouvante la folie d'Ajax dans la pièce du même nom par Sophocle, ou les manifestations de l'épilepsie et de la folie de persécution chez Oreste, dans l'*Oreste*⁷ et l'*Iphigénie en Tauride*⁸ d'Euripide.

Il convient aussi de mentionner le *Philoctète* de Sophocle, écrit de la vieillesse, âge où la douleur devient expérience, ce qui fait la vérité et la sublimité de la peinture qui en est faite : là, le héros Philoctète traîne depuis dix ans une gangrène contractée à la suite d'une morsure de serpent, qui lui ronge les chairs, et la description des souffrances insoutenables du héros est extraordinairement réaliste¹ : la douleur est saisie à l'état pur.

L'époque se prêtait particulièrement à cette surenchère, Athènes alors bouillonnante de culture ayant enregistré des

progrès considérables dans toutes les disciplines² et précisément en médecine, comme en témoignent les nombreux ouvrages de médecine de l'époque, dont les plus fameux – mais ni les premiers ni les seuls – sont regroupés dans ce qu'il est convenu d'appeler *La Collection Hippocratique*, du nom du père de la médecine Hippocrate de Cos. Cette collection comporte en son sein, entre autres titres fameux, *La Maladie Sacrée*, qui traite des symptômes et des causes de l'épilepsie, ainsi que *Le Pronostic*, où l'on enseigne au médecin, entre autres, les signes du visage à l'approche de la mort dans les maladies aiguës ; on trouve également, dans cette collection, de nombreux traités de médecine traumatique, discipline qui s'était alors relativement développée du fait des nombreuses guerres. Les auteurs tragiques pouvaient trouver là une terminologie adéquate et des descriptions cliniques détaillées à même de les aider dans leur entreprise poétique³.

Certes, l'évocation de héros malades ou de blessés ne commence pas avec eux : ce sont notamment les poèmes homériques (*Iliade* et *Odyssée*) et ceux du cycle épique (comportant les poèmes épiques anciens autres que l'*Iliade* et l'*Odyssée*), les *Odes* de Pindare aussi, entre autres *Odes* de la lyrique chorale, qui, en conservant la mémoire des événements héroïques, ont fourni le fond des récits que les Tragiques ont adaptés sur la scène avec un traitement nouveau de la souffrance

Au delà de l'émotion et de l'horreur que suscitait le spectacle de la maladie – et les conséquences dramatiques de celle-ci : quand, par exemple, le public apprend qu'Héraclès, pris de folie, a tué ses enfants, ou que les Ménades et Agavé, dans les *Bacchantes* d'Euripide, ont coupé la tête de Penthée qui épiait leurs danses secrètes, et qu'elles parcouraient la ville en l'exhibant² ! – la maladie présentait un autre intérêt : elle avait une fonction dramatique : l'action, dans les tragédies grecques, était en effet tributaire de l'état physique ou mental des héros. A titre d'exemple, c'est parce qu'il était devenu fou furieux qu'Héraclès commit le meurtre sur ses propres enfants, ce meurtre constituant l'acte tragique qui porte à son comble le malheur du héros au destin déjà lourdement tragique, qui entraîne aussi la mort de son épouse lorsqu'elle apprend ce qui s'est passé, et qui conduit Héraclès à quitter le pays de ses pères pour s'exiler à Athènes : ce meurtre est le point de départ de l'accumulation des faits tragiques qui impulsent l'action jusqu'au dénouement. C'est de même au cours de sa crise de folie qu'Ajax, qui a massacré les troupeaux des Argiens en croyant qu'il venait d'anéantir les chefs des Grecs Agamemnon et Ménélas accusés d'arbitraire à son endroit, se rendant compte de sa méprise, décide de commettre l'acte tragique consistant à mettre fin à ses jours. L'intrigue se poursuivant sur cette lancée, la sépulture lui fut refusée par les deux rois, et, comme son frère Teucros tenait à lui donner une sépulture digne, il s'ensuivit une dispute mémorable, les chefs construisant leur

argumentation sur la force des lois d'un pays et sur le respect qui leur est dû, et Teucros fustigeant l'attitude de mépris des gouvernants qui foulent aux pieds la loi divine en refusant qu'on enterre les morts. C'est lors de ces disputes notamment qu'on entend un Agamemnon faire cet aveu : « Il n'est pas facile à un roi d'être pieux » ; ces altercations captivantes entre des tempéraments forts, tous ancrés dans leurs convictions qu'ils défendent avec verve et selon une logique sans faille, constituée, à mon avis, le moment le plus fascinant de la pièce, celui qui fait sa beauté inoubliable.³

Concernant le *Philoctète*, la maladie y est importante pour le déroulement de l'action, car c'est lorsque le héros, sortant d'une crise aiguë, s'endort, qu'Ulysse peut enfin s'emparer de ses flèches sans lesquelles la prise de Troie – objectif final de la pièce – est impossible⁴.

Dans ces conditions où c'est l'intérêt théâtral de la maladie qui était mis en avant, on ne trouvera une objectivité absolue ni dans la description des symptômes ni dans l'explication des causes des maladies : sur ce dernier point d'ailleurs, conformément au mythe dont il s'inspirait, l'auteur tragique n'écartait jamais la divinité, qui, dans les tragédies grecques, tient en mains le destin des humains. Il n'évitait pas par conséquent de proposer des thérapeutiques merveilleuses en rapport avec les croyances populaires.

Pour clore la question du rôle joué dans le drame par la maladie, signalons celui particulier de permettre, – au moment où il y a rémission-, l'« a } nagnw / risij » qu'Aristote définit comme le

passage de « la non-connaissance à la connaissance ». La plus belle étant celle qui s'accompagne de la « péripétie » ou « revirement de l'action dans le sens contraire », qui fait passer le destin du héros du bonheur au malheur (ce qui arrive dans la tragédie pathétique) ou du malheur au bonheur¹. Or ce passage, la folie le permettait au plus au point : ainsi Héraclès furieux, une fois revenu à la raison, reconnaît ses enfants et, découvrant son erreur, tombe dans le plus grand des malheurs. Cela explique en partie que ce mal ait été le plus représenté sur les scènes tragiques, particulièrement par Euripide². Au retour à la raison, en effet, les héros ayant commis des actes graves sous l'effet de la maladie basculent dans le malheur en prenant la douloureuse conscience du désastre commis. La multiplication de héros dans ce cas témoigne du doute très lourd qui, chez les tragiques grecs, pèse sur la réalité du bonheur humain, qui est fragile, fugitif.

Grand paradoxe pourtant ! Car les auteurs tragiques, si impliqués, à l'instar d'autres catégories de penseurs, dans ce V^e s. grec dont ils louent avec ferveur les réalisations effectuées alors dans tous les domaines de la connaissance, émettent néanmoins des réserves : l'homme a des limites malgré son génie créatif et sa fabuleuse inventivité. D'abord, quelles que soient du reste ses forces, celles-ci sont fragiles : un dieu a vite fait de transformer un homme heureux³. Le bonheur n'est jamais un « acquis pour toujours » : c'est ce que nous signifient les Tragiques, lorsqu'ils représentent la maladie

² Aristote, *Poétique*, 1453a ligne 23.

³ *Ibid.*, 1449 b 6, lignes 25-31.

⁴ *Ibid.*, 1452 b, ligne 10.

⁵ *Ibid.*, 1452 a, lignes 2-3 ; également lignes 32-33

⁶ *Ibid.*, 1252 b, lignes 12-13

¹ Eschyle, *Prométhée Enchaîné*, v. 589 sqq ; 878 sqq.

² Sophocle, *Trachiniennes*, v. 853 sqq. ; 1070 sqq.

³ Euripide, *Héraclès*, v. 833 sqq.

⁴ *Ibid.*, v. 895-1038.

⁵ *Ibid.*, v. 867 sq. : ... ôéiÜôsâé kra-ta balbi/dwn alpo | kañ äéáóðñ/öiuj }e{éé/óóáé óé-ää äññäüððò èl/ñáò(éd. Budé).

⁶ Euripide, *Hippolyte*, v. 198sqq.

⁷ *Id.*, *Oreste*, v. 29 sqq.

⁸ *Id.* *Iphigénie en Tauride*, v. 281 sqq.

¹ Sophocle, *Philoctète*, notamment les vers 745sqq.

² En témoignent les nombreux écrits de l'époque sur les différentes disciplines : peinture, diététique, cuisine, agriculture, tactique, divination, architecture et autres. Voir, sur cette riche production, A. J. Festugière, *Hippocrate, l'Ancienne Médecine* ; introd., traduction et commentaire, par A. J. Festugière. Paris, Klincksieck, note 10, p.32.

³ Sur l'influence de la médecine hippocratique sur la tragédie, la dernière étude en date la plus complète est sans doute celle de J. Jouanna, « Médecine hippocratique et tragédie grecque », in *Anthropologie et Théâtre Antique*, Colloque International de Montpellier. 6-8 mars 1986. Avant lui, voir notamment W. Nestle, « Hippocratica », *Hermès* 73, 1938, pp. 1-38 : l'auteur y mon-

tre, entre autres, les emprunts des Tragiques à la médecine hippocratique, et plus précisément l'utilisation du traité hippocratique de la *Maladie Sacrée* dans l'*Ajax* de Sophocle, et, chez Euripide, dans l'*Héraclès*, l'*Iphigénie en Tauride* et le *Bellérophon*. On lira aussi avec intérêt J. Psichari, « Sophocle et Hippocrate. A propos de Philoctète à Lemnos », *Revue de Philologie*, vol. XXXII, 1908, pp.95-129 ; N.E. Collinge, « Medical terms and clinical attitudes in the tragedians », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, n°9, London University, 1962, pp. 43-55.

¹ Voir *Annexe*.

² Euripide, *Les Bacchantes*, v. 1079 sqq.

³ Sophocle, *Ajax* : v.1040 sqq. sqq et v. 1210 sqq.

« diminuant » des héros au sommet de leur force. On retrouve là le fameux *minu/qei* d'Hésiode qui dit, à propos de Zeus, le maître tout puissant de l'Olympe, qu'il élève les petits et « diminue » les orgueilleux⁴, formule promise à une belle postérité, que le christianisme a reprise à son compte à travers l'expression « les premiers seront les derniers et les derniers les premiers ».

S'y ajoute que l'homme est lui-même l'artisan de son propre malheur, par son manque de sagesse, comme ce roi d'Argos, Adraste, qui tombe dans la disgrâce en s'engageant dans l'expédition contre Thèbes en dépit de l'avis opposé des dieux.

Et voici enfin, qu'en plus, les dieux ont marqué au savoir humain, si avancé soit-il, des bornes infranchissables : l'homme n'a, entre autres, aucun moyen d'échapper à la mort² ! C'est ainsi que l'on peut parler du profond pessimisme du poète tragique Sophocle³.

Il n'est pas étonnant de trouver, dans un tel contexte, le héros tragique marqué par la fragilité physique, la génialité ramenée à l'anormalité de l'être.

L'*Ajax* de Sophocle contient un vers significatif à cet égard, auquel la critique n'a pas porté toute l'attention qu'il méritait. Ulysse, à la recherche de l'auteur du massacre des troupeaux et des bouviers des Argiens, est informé par Athéna, qui lui désigne Ajax et lui apprend la cause

de sa rage furieuse :

co/l+ barunqei\j
tw~n } Acillei/wn o\$plwn.

L'association des mots *co/loj* et *baru/nein*, traduite, dans leurs éditions respectives, par Mazon, « le lourd dépit », et par Masqueray, « furieux », pourrait receler un sens médical en rapport avec le tempérament bilieux du héros. Au terme de la théorie humorale de l'époque, selon laquelle la santé repose sur l'équilibre des humeurs constitutives du corps, tandis que la maladie est consécutive à l'excès ou au défaut de l'une ou l'autre de celles-ci, le vers voudrait dire qu'Ajax a commis son forfait, « *alourdi* [qu'il était] *par la bile*, à la suite de l'affaire des armes d'Achille ».

L'emploi de *÷üëïò* au sens de bile n'est certes pas courant et peut surprendre, *colh/* étant le terme généralement utilisé, tandis que *÷üëïò* désigne en général la colère. Pourtant *cüëïò* au sens de « bile » se rencontre dans ce vers de l'*Iliade* d'Homère, où les Myrmidons tacent leur chef Achille, qui, en colère contre les patrons de l'armée grecque coupables de l'avoir privé de sa part du butin, a refusé de prendre part aux combats :

Jce/qlie Phle/oj ui{e/ ,
co/l+ a!ra s' e!trefe mh/thr

Cruel fils de Pelée, c'est donc de bile que ta mère t'a nourri !⁴

Il est probable que Sophocle, que la tradition a nommé *o{mhrikw/tatoj*, « le plus homérique », des Tragiques du V^e s. av. J.-C., ait eu des réminiscences de son modèle

favori.

De même, chez le poète lyrique grec Archiloque, (V^e s. av. J.-C.), on rencontre l'expression *÷üë+ e}cidnai/+*, « la bile de serpent »¹.

Un autre passage de l'*Ajax* nous fournit une indication précieuse sur le tempérament du héros. Il s'agit des vers 319-320 :

Pro\j ga'r kakou~ te
baruvu/cou go/ouj

Toiou~sd }a}ei/ pot
}a}ndro\j e}xhgei~t' e!cein².

Une traduction du genre « âme sans ressort » pour *baruvu/cou*, comme on le trouve dans l'édition Budé avec Mazon, est à revoir, l'association de *go/ouj* et de *baruvu/cou* renvoyant, à notre avis, à un sens plus technique. Un vers de l'*Odyssée* d'Homère, cité dans un texte d'Aristote (IV^e s. av. J.-C.), le fameux *Problème XXX*³, peut nous aider à élucider celui de Sophocle, avec lequel il présente de grandes analogies : notamment, l'idée d'alourdissement est présente dans l'un et l'autre vers, ainsi que les pleurs. Voici ce vers d'Homère tel que cité dans le *Problème XXX*, c'est à dire de mémoire, avec des écarts par rapport au modèle⁶ :

f*~ de\ dakruplw/ein
bebarho/ta me fre/naj oi!n+

Il dit que je pleure parce que je suis alourdi par le vin.

Aristote avait cité le vers d'Homère pour illustrer ses propos sur les rapports qui existent entre la bile et le vin, deux substances qui ont des effets similaires sur le corps et sur l'esprit, et qui,

entrent autres, ont la propriété de provoquer des pleurs quand elles sont en excès dans le corps. Il y a des chances que le passage de Sophocle associe les pleurs d'Ajax à un excès qui, en l'occurrence, n'est autre qu'un excès de bile, et non de vin, puisqu'Ajax n'est pas ivre. On pourrait donc traduire le vers de Sophocle :

« sangloter est le fait d'une âme alourdie [par la bile] ».

Ajax a donc probablement un excès de bile qui le rend malade. N'a-t-il pas toujours été de mauvaise humeur, irritable et indépendant ? Au plus fort de sa crise, n'a-t-il pas manifesté les symptômes que présentent les fous par l'effet de la bile¹ ? Mais tout cela est dit par Sophocle sans volonté de systématiser : la prépondérance de la bile chez Ajax est très brièvement évoquée, au détour d'un vers où c'est un terme poétique qui est employé pour désigner l'humeur mise en cause. Mais c'est suffisant pour reconnaître en lui un précurseur d'Aristote. Tout comme le vers d'Homère (IX^e s. av. J.-C.) cité plus haut désigne ce dernier parmi les auteurs grecs que le comportement de l'homme de génie n'a pas laissés indifférents, puisqu'il fait apparaître Achille, l'homme le plus valeureux de l'armée grecque en expédition contre Troie, comme un bilieux de naissance. Cette observation sur l'homme de génie était sans doute traditionnelle dès la plus haute antiquité et elle a poursuivi son chemin, puisqu'au V^e s. av. J.-C., Démocrite (463-357 av. J.-C.), « le philosophe qui rit » de la bêtise des hommes, aurait, selon Marsile

Ficin (1433-1499) cité par Pigeaud², affirmé qu'il ne saurait y avoir de génies que parmi les hommes atteints de quelque fureur ; Ficin évoque également le *Théétète*, où effectivement Platon décrit les surdoués en science, tel le mathématicien Théétète, comme dotés d'un naturel particulier, caractérisé, entre autres, par la vivacité d'esprit, la mémoire et, la plupart du temps, ... la propension à la colère³ : tous traits de caractère du nerveux, du mélancolique ; mais ces philosophes, contrairement à Sophocle et Homère, n'invoquent à aucun moment la bile comme responsable de ces états psychosomatiques.

⁴ Idem, *Philoclète*, v.68-69, et 1329 sqq

¹ Aristote, *Poétique* 1452 a, lignes 22 sqq.

² Sur l'« à } iááiu/néóó » et sur la représentation prépondérante de la folie du fait de cette fonction dramatique qui lui était reconnue, cf. J. Pigeaud, *La maladie de l'âme. Etude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*. Paris, Les Belles Lettres, notamment à partir des pages 398 et suivantes.

³ óá=òì òíí áò } òð=ç~ iáòá/ááéáí ááé/iúí : Euripide, *Héraclès*, v. 885.

⁴ Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 6.

¹ Euripide, *Suppliants*, 229 sqq.

² Cf. Sophocle, *Antigone*, v. 332-364.

³ Sur le pessimisme de Sophocle, voir J.C. Opstelten, *Sophocles and Greek Pessimism*, trad. en angl. par J.A. Ross, Amsterdam, 1952.

⁴ Homère, *Iliade* XVI, 203

¹ *Anthologie Palatine*, 7, 71.

² Sophocle, *Ajax*, 319-320

³ Pour ce texte, voir J. Pigeaud, *Aristote. L'homme de génie et la mélancolie*, traduction, présentation et notes ; Paris, Editions Rivages, 1988, 953 a 10ssq., et P. Louis, *Aristote, Problèmes*, éditions Les Belles Lettres, Paris, 1991. Sur la paternité de l'œuvre, cf. Louis (p. XXIII -XXXI) qui place Aristote en bonne position pour être l'auteur du texte ; Pigeaud en fait autant pour Théophraste : cf. p. 54 sqq.

⁶ Dans l'*Odyssée* XIX, 122, on lit plutôt : καὶ με/ φησι δακρυπλω/ειν bebarhme/non oi!n+ . « il dit que je pleure parce que je suis alourdi par le vin ».

¹ Hippocrate affirme que « les fous par

C'est donc le *Problème XXX* qui a fait date dans l'histoire, parce que c'est la première étude spécialement consacrée au tempérament des hommes excellents : la bile noire prépondérante chez ce type d'individus, en même temps qu'il les expose à des affections mentales ou corporelles, agit positivement sur leur créativité. Et pour illustrer son propos, l'auteur cite les personnages légendaires peints dans les tragédies, ainsi que des hommes historiques d'exception. Voici des extraits de ce fameux texte, dans la traduction de J. Pigeaud :

Pour quelles raisons tous ceux qui ont été des hommes d'exception, en ce qui regarde la philosophie, la science de l'Etat, la poésie ou les arts, sont-ils m a n i f e s t e m e n t mélancoliques, et certains au point même d'être saisis par des maux dont la bile noire est l'origine, comme ce que racontent, parmi les récits concernant les héros, ceux qui sont consacrés à Héraclès ? En effet ce dernier paraît bien avoir relevé de ce naturel : ... L'accès de folie dirigé contre ses enfants

L'effet de la bile sont criards, malfaisants, toujours en mouvement, toujours occupés à faire quelque mal », et il impute la cause à l'humidité du cerveau et à son échauffement à la suite d'un abondant afflux de bile venue des veines ; le calme, un calme anxieux, ne revient qu'au retour de la bile dans les veines. (*Maladie Sacrée*, paragr. 14-15, Littré VI, p.386-390) ; comparer avec le comportement d'Ajax, vers 288 sqq.

² *L'homme de génie et la mélancolie*..., p.61.

³ Platon, *Théétète* 144 a-b.

comme, avant sa disparition sur l'Oeta, l'éruption des ulcères, rendent cela manifeste. Car ce sont des accidents qui touchent beaucoup de gens, du fait de la bile noire. Il est arrivé aussi à Lysandre, le Spartiate, qu'avant sa mort ce type d'ulcères se manifesta. Ajoutons ce qui concerne Ajax et Bellérophon ; l'un devint absolument fou, et l'autre recherchait les lieux secrets... et bien d'autres héros ont souffert des mêmes affections que ceux-là. Parmi les personnages plus récents, Empédocle, Platon et Socrate, et beaucoup d'autres parmi les gens illustres. Il faut ajouter la plupart de ceux qui se sont consacrés à la poésie...

Pour l'auteur, la bile noire, humeur qui prédomine dans le tempérament mélancolique, en certaine quantité et température, rend les gens fort doués, à l'instar du vin, mais en même temps fort instables ; ou tout simplement fous, quand elle se trouve chaude et en trop grande abondance.

Cette vision des causes de la génialité est sans doute un peu trop schématique, mais elle a tant fasciné et elle fascine encore ! Car la génialité continue, encore de nos jours, d'être mise en rapport avec la mélancolie, même si entre temps celle-ci, qu'on identifie généralement à la psychose maniaco-dépressive, a vu son étiologie évoluer : on l'impute désormais à des causes autres que les humeurs, et notamment à une pathologie du

système nerveux ; déjà, chez Diderot, dans son exposé sur le génie dans les arts et la littérature, il n'y a plus de trace de la bile noire pour expliquer l'originalité des productions de l'homme de génie.

Quand aux Tragiques, en relayant l'idée bien avant Aristote, ils confirment la tragédie grecque dans sa réputation de pôle où furent posées les plus grandes questions de l'existence humaine.

A n n e x e

Le traitement de la douleur dans l'épopée et chez Pindare¹. (518-446).

Au chant IV de l'*Iliade*, v. 127 sqq, Ménélas blessé ne laisse entrevoir aucune douleur : ce que le lecteur voit, c'est une plaie et des soins donnés par Machaon. Quand la déesse Aphrodite est blessée par le mortel Diomède, elle souffre certes, et sa belle peau noircit (v.354), mais elle conserve tous ses moyens, et elle court vers son frère Arès à qui elle emprunte ses coursiers pour regagner l'Olympe (v. 355 sqq.) ; sa souffrance ne dure pas, puisqu'il suffit que sa divine mère Dioné lui essuie l'ichôr sur le bras, pour que la plaie se cicatrise et que les douleurs disparaissent. Quant à Eurypile, le coup de flèche qu'il reçoit à la cuisse où il occasionne une vive douleur n'entame en rien la fermeté de son cœur (*Iliade* XI 809 sqq), et l'intervention « chirurgicale » sans anesthésie de Patrocle ne lui arrache aucun cri. Et il a dû en être de même dans les poèmes cycliques (dont il ne reste

presque rien), si l'on en juge par la blessure, par Achille, du héros Télèphe dans les *Chants Cypriens* (antérieurs à L'*Iliade*, et rapportant des épisodes de l'expédition des Grecs vers Troie), d'après la rapide évocation qu'en fait Proclus (philosophe néoplatonicien du V^e s. ap. J.-C. dans sa *Chrestomathie* (sorte de guide de littérature). Donc dans l'épopée, on note une discrétion sur la peinture de la douleur.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas d'émotion dans l'épopée ? Non. Le milieu de l'épopée demeure encore humain, malgré la prépondérance de la guerre. La tirade d'Andromaque, femme d'Hector (*Iliade* VI, v. 407-439), la réponse de ce dernier (*Ibid.* 441-465), ainsi que sa dernière adresse à son fils Astyanax (*Ibid.* 476-481), sont d'une très haute sensibilité et sont dignes de la tragédie pathétique. Très émouvante est aussi la procession qui ramène, du champ de bataille où il a trouvé la mort (*Ibid.* v. 231-238), le corps de Patrocle, ami d'enfance d'Achille, de même que la toilette du mort et les pleurs d'Achille (*Ibid.* v. 314-355).

C'est qu'il y a une différence entre l'épopée et la tragédie : la douleur du héros blessé n'est pas un objet sur lequel le poète se focalise, parce que cela supprimerait au héros sa substance épique, faite d'endurance et de fermeté. Et c'est ainsi que l'épopée ne présente pas des héros malades, la maladie se définissant comme « asthénie », c'est à dire faiblesse, antinomique avec l'héroïsme.

¹Sur la postérité de cette thèse, cf. J. Pigeaud, *Aristote, L'homme de génie et la mélancolie*, p. 61-64.

Jusqu'au V^e siècle av. J.-C.,

la douleur ne constituera pas un enjeu dans la littérature : parmi les *Hymnes* attribués à Homère, mais en réalité bien plus tardifs (VI^e-V^e s. av. J.-C.), l'*Hymne à Apollon* fait état des douleurs de l'enfantement éprouvées par la mère du dieu, Léo, mais l'auteur ne s'y attarde pas : « Léo, lit-on, pendant neufs jours et neuf nuits, fut traversée par les douleurs indicibles de l'enfantement ». Là s'arrête l'évocation des douleurs ; on ne voit pas Léo souffrant, mais plutôt une forte femme menant à bien son « travail » décrit dans le détail jusqu'à la délivrance accueillie par les cris de joie des déesses (v. 91 sqq.). Dans ces mêmes *Hymnes*, on nous présente certes Typhon mourant sous le trait d'Apollon dans de terribles souffrances décrites sur quatre vers (v. 358 - 362) : mais il ne nous émeut guère, car ce sont les souffrances d'un monstre maléfique ayant subi le juste retour de ses méfaits, tout comme les gémissements du Cyclope de l'*Odyssée* d'Homère recevant d'Ulysse et de ses compagnons un coup de pieu brûlant dans l'œil nous laissent indifférents, parce c'est un être sans foi ni loi, qui dévorait ses hôtes
(*Odyssée IX*, v. 382 sqq.)

Pareillement, lorsque Pindare (518-~446 av. J.-C.), auteur d'« épinicies » ou chants en l'honneur des vainqueurs aux grands jeux que les Grecs organisaient périodiquement, parle de la mort, par exemple de Clytemnestre et d'Egiste dans la 11^e *Pythique* (v. 55-57), il le fait sans s'y attarder, et, comme s'il venait de commettre une digression en pleine célébration de la victoire du héros Thrasydée, il s'en excuse. Quel-

ques vers auparavant, l'évocation des morts violentes de Cassandre, et d'Iphigénie égorgée avant le départ de l'expédition grecque contre Troie (v. 34 sqq. et 47 sqq.) est rapide, l'auteur passant sur la douleur sans la montrer.

Donc il semble, d'après ces exemples, que le phénomène observé dans la tragédie « pathétique » soit nouveau.

¹ Poète lyrique choisi à côté des poètes épiques, parce qu'il est l'auteur d'*Odes* triomphales exaltant des victoires aux jeux panhelléniques, ce qui le rapproche de l'épique.